

Le début du texte. Le titre et les premières phrases, dans des textes académiques

Kirsten Adamzik
Université de Genève

1. Introduction

Ecrire à l'université, qu'il s'agisse d'écriture professionnelle ou étudiante, comment évalue-t-on ces textes et quelles sont les normes transmises dans l'enseignement universitaires quant à l'écriture académique ? Pour traiter de ce sujet nous avons choisi d'étudier les titres et les débuts de textes car il s'agit là de segments textuels "vedettes", de première importance en ceci qu'ils peuvent être considérés comme une sorte de carte de visite des écrits auxquels ils se rattachent. Cela va de soi pour les titres qui ne fonctionnent pas seulement comme un segment textuel, mais qui sont également lus en dehors de leur contexte. Devant l'abondance des écrits académiques, lire ou ne pas lire tel ou tel texte est éminemment influencé par les "promesses" d'un titre. Il en va de même pour la première phrase ou le premier paragraphe : si l'auteur n'arrive pas d'emblée à capter l'intérêt du lecteur, il risque de lui faire abandonner sa lecture. Dans une certaine mesure, les titres et les débuts de textes ont donc une fonction "publicitaire" même dans le domaine scientifique. En même temps, ils sont soumis aux règles de rationalité imposées à tout discours académique : ils devraient permettre un choix raisonnable et efficace de lectures.

Ces quelques réflexions présupposent déjà l'existence de certains critères d'évaluation. Mais sont-ils communément admis dans le monde académique ? Et qu'en est-il du dilemme entre deux buts qui ne se rejoignent pas forcément ? Plaire et instruire, plaire ou instruire – qu'est-ce qui prévaut ? L'hypothèse principale que nous nous proposons de développer dans cet exposé est que ces normes et conventions diffèrent entre les multiples discours du vaste champ que constitue l'univers académique,

variant selon les disciplines, les époques, l'environnement culturel et les communautés linguistiques auxquels ils se rattachent. Ce dernier point nous intéresse tout particulièrement. Les normes et critères d'évaluation pour l'écriture sont-ils les mêmes en français, en anglais, en allemand ?

2. La Faculté des Lettres : un laboratoire naturel

Nous avons fait allusion, au début de ce texte, à l'intérêt didactique de notre étude. En effet, l'arrière-fond de notre recherche est constitué par l'enseignement universitaire et, plus précisément, l'enseignement à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève. Cette Faculté a une particularité qui se trouve sans doute dans peu d'autres universités européennes, et elle représente, de ce fait, une sorte de laboratoire naturel pour l'étude des différences culturelles et linguistiques. Nous nous référons évidemment au fait, qu'à Genève, les langues modernes sont presque exclusivement enseignées par des locuteurs natifs des langues et des cultures en question. Les enseignants des langues étrangères proposées ont fait, dans la plupart des cas, leurs études dans leur propre espace linguistique et enseignent la littérature ou la linguistique, à quelques détails près, comme ils l'ont appris chez eux. C'est avant tout par les expériences des étudiants que cette situation crée un laboratoire naturel d'interculturalité. Ceux-ci, étant tenus de choisir au moins une discipline enseignée en français et une langue étrangère, risquent fortement de rencontrer des versions différentes d'un "même discours académique". Ils sont surpris par ces divergences, s'y heurtent et ont du mal à les gérer.

Cette observation n'est pas l'invention de chercheurs en peine de justifier leur projet de recherche. Elle correspond à une situation bien réelle et dont un témoignage publié nous est parvenu au mois de février 1998, dans le No 4 de *Pangloss, Journal des étudiants de la Faculté des Lettres*, qui a été consacré au sujet *Lire et écrire à l'Université*. Dans son article *Français-anglais : deux politiques de lecture*, Julien Weber exprime sa perplexité, face à deux discours différents, de la manière suivante :

"Les séminaires d'introduction aux études littéraires et d'analyse de texte sont censés, en Français comme en Anglais, familiariser les étudiant(e)s de première année à l'étude des différents genres littéraires. Or, l'étudiant(e) qui choisit de suivre les deux introductions simultanément se trouve non seulement confronté(e) à des textes de genres variés mais aussi à des méthodes d'analyse parfois contradic-

toires. Triste désillusion. On croyait pouvoir passer outre, une fois les premières formalités méthodologiques remplies, s'engager joyeusement sur les chemins du cercle herméneutique. Il va s'agir de comparer les méthodes, tout bêtement, sur le seuil; chercher à comprendre leur fonctionnement par jeux de contrastes, peser le pour et le contre et risquer, ce faisant, de tout mélanger."

En commentant cette impression générale, Julien Weber parle aussi des conseils concernant la structure globale de texte et en vient à commenter la question du début du texte :

"La première divergence entre l'*essay* et l'explication de texte française m'est apparue lors d'un séminaire d'analyse de texte, en Anglais, à la lecture du conseil méthodologique suivant : "*Your essay should have a thesis statement which should be clear to your reader by the end of the second paragraph, an argument supporting your thesis statement, and a conclusion*". Le jour même – je m'en souviens encore – un professeur de Français, rappelant les principes généraux de l'explication de texte, nous avait donné le conseil inverse. Il s'agissait, selon lui, de différer le plus longtemps possible l'interprétation du texte de manière à ce qu'elle soit rendue de plus en plus perceptible au lecteur, à mesure que les différentes observations s'agencent les unes aux autres. *Thesis statement* au début, ou synthèse de remarques convergentes à la fin ? Le problème peut paraître surfait. Apparemment, l'ordre dans lequel les idées sont présentées ne devrait pas altérer la nature du travail d'analyse. Que l'on commence par poser une thèse pour ensuite la démontrer, ou que l'on extraie en conclusion l'unité des thèmes développés au cours du travail, les deux démarches semblent conduire au même résultat : l'analyse d'un texte littéraire. Mais ce fameux texte littéraire préserve-t-il vraiment le même statut selon la méthode utilisée ? L'usage successif des deux modes d'écriture m'a révélé, au contraire, quelques dissensions importantes quant à la manière dont les deux départements envisagent la relation du lecteur au texte et la fonction de l'analyse."

Cet article a suscité une réaction de la part du département de français moderne, au nom duquel Laurent Jenny a pris la parole dans *Pangloss* du mois de mars. Ce qui nous intéresse ici, c'est avant tout la critique que le professeur Jenny adresse à J. Weber concernant la base de sa comparaison, c'est-à-dire les genres *essay* et *explication de textes*.

"On peut se demander s'il est tout à fait judicieux de présenter comme deux formes de lecture des pratiques pédagogiques aussi éloignées dans leurs objectifs que l'*essay* et l'explication de textes [...]. En effet l'*essay* est essentiellement un exercice argumentatif : à ce titre, il doit être rapproché de la dissertation, dont il ne diffère guère dans la méthode, et non pas de l'explication de textes."

Et la réponse de Julien Weber :

"J'ai du mal à comprendre les réserves de M. Jenny quant à la pertinence de la comparaison entre *essay* et explication de texte. [...] la division entre discours argumentatifs et discours non-argumentatifs à laquelle M. Jenny se réfère n'est pratiquée qu'au sein du département de Français. En Anglais, toute forme de lecture se communique au moyen de l'*essay*. Ainsi, deux séminaires qui ont pour fonction commune d'introduire à l'analyse de textes littéraires [...], proposent deux pratiques discursives différentes. C'est à ce niveau que la contradiction apparaît.

C'est cette hétérogénéité de méthodes que mon article cherchait à mettre en évidence. Tandis que le département de Français estime que les compétences de lecteur s'acquièrent indépendamment de celles de dissertateur, le département d'Anglais n'envisage pas la lecture comme un acte essentiellement neutre et objectif."

Si nous nous sommes permis d'intégrer ici de longues citations c'est parce qu'elles sont à nos yeux d'une très grande valeur. En effet, de tels débats entre étudiants et professeurs sont rares, et il est encore plus rare qu'ils soient publiés. Cela est dû au fait que les heurts et frictions interculturelles frappent avant tout les étudiants débutants, qui ont une forte tendance à supposer qu'ils ont mal compris et qu'ils ne sont sûrement pas en mesure de juger en connaissance de cause. Ils vont donc essayer de s'habituer aux différentes pratiques (d'autant plus que des pratiques et méthodes différentes se rencontrent aussi au sein d'un seul département), ils vont s'accommoder de la diversité, choisir l'une ou l'autre approche ou même abandonner une branche qui leur semble incompatible avec une autre.

3. Pour mieux situer nos propos : le contexte global de notre recherche

C'est en nous basant sur des expériences de l'enseignement semblables – multiples symptômes de désarroi, critiques formulées contre notre "approche allemande", ne correspondant pas à la "norme française", aversions contre l'approche linguistique, en conflit avec la "norme d'études littéraires", et ainsi de suite – que nous nous sommes proposés de mener à bien une recherche linguistique ayant pour but de mieux comprendre la base réelle de ces jugements, à la fois flous et massifs.¹ Il s'agit donc d'une étude portant sur ce qu'on a appelé les "styles intellectuels"² de diverses cultures. En parlant de styles intellectuels on ne se borne pas à insister sur des différences formelles comme, par exemple, l'emploi du passif ou l'utilisation des interrogatives directes (le premier étant beaucoup plus fréquent en allemand, le second l'étant moins). On présuppose des différences bien plus fondamentales concernant des modes de penser,

¹ Ce projet de recherche a été financé par le FNRS (no. 1114-040703.94). Je remercie les membres du groupe de recherche, et particulièrement Laure Saporta, pour leurs contributions à l'élaboration de cet article. Je remercie également Anne Grobet pour la révision linguistique du texte français.

² Ce terme a été introduit par Galtung (1985) et a connu un certain succès dans les études de cultures/discours académiques contrastives.

d'organiser le travail académique, de présenter et d'échanger les résultats de la recherche. Nous avons concrétisé l'idée des styles intellectuels en formulant l'hypothèse que les différences culturelles de grande portée se reflètent avant tout dans la structure, spécifique pour chaque langue, du système des genres (Textsorten). Dans cette optique, on considère ce système comme un champ textuel (à l'instar des champs lexicaux), dans lequel chaque genre a une valeur spécifique, valeur au sens saussurien du terme. La comparabilité de différents discours académiques est garantie par le fait qu'ils ont les mêmes fonctions communicatives générales. Cela correspond, pour rester dans l'analogie, à un même segment de la réalité non-linguistique (mentionnons un exemple standard : le spectre des couleurs) représenté linguistiquement par différents mots appartenant à un champ lexical (les adjectifs de couleur). Les différences, par contre, s'expliquent par le fait que de tels segments de la réalité extralinguistique ne sont pas forcément structurés de la même manière d'une langue à l'autre. Remarquons en passant que c'est exactement l'idée que Julien Weber a essayé d'exprimer dans sa réponse à M. Jenny.

Les différences de structuration des champs linguistiques concernent d'abord le nombre des unités – lexicales dans le cas des champs sémantiques, genres dans le cas des champs textuels. Ensuite, la valeur spécifique de chaque élément dépend de sa position dans le système de la langue en question, c'est-à-dire de la valeur de toutes les autres. Tout comme les champs sémantiques peuvent – vus à travers une autre langue – présenter des "lacunes lexicales" (absence d'un mot dénotant un phénomène spécifique de la réalité non-linguistique, "reconnu" comme tel dans la langue de comparaison), les champs textuels peuvent présenter des "lacunes de genre". Dans notre contexte, le meilleur exemple est sans doute la dissertation, ce fameux genre typiquement français qui n'a vraiment pas d'égal en allemand. Le cas d'une "lacune de genre" est relativement rare quoiqu'il existe d'autres exemples comme la soutenance (de thèse ou encore de mémoire) qu'on ne pratique pas non plus dans beaucoup d'universités allemandes; ce qui est par contre la règle – et l'analogie avec les champs lexicaux est une fois de plus valable – c'est qu'il y a intersection dénotative (pour les lexèmes) ou fonctionnelle (pour les genres) de deux langues, mais pas identité.

Concrètement, la non-identité de genres de deux langues apparaît déjà dans le fait que le "même genre" n'a pas forcément la même impor-

tance : il est possible que, dans une langue donnée, on trouve beaucoup de textes appartenant à un genre, tandis que, dans une autre, il y en ait peu, voire très peu, et que ces derniers soient en grande partie des traductions/adaptations des textes d'une autre langue. Ces traductions peuvent, pour les textes utilitaires (Gebrauchstexte), être considérées comme une sorte d'emprunt au niveau textuel. Tel est le cas, par exemple, pour le genre "dictionnaire de linguistique" : il en existe un nombre relativement élevé en allemand, il y en a relativement peu en français, et en espagnol nous trouvons beaucoup de traductions d'ouvrages de ce genre (cf. Adamzik 1995 et à paraître a).

L'analogie introduite, bien que fructueuse, ne peut toutefois pas être menée beaucoup plus loin, étant donné que les genres sont des phénomènes linguistiques bien plus complexes que les unités lexicales. La différence de la valeur d'un certain genre correspond à des différences pragmatiques tel l'emploi de ces textes : qui est-ce qui les lit, dans quel contexte, dans quel but, etc. ? Ce qui nous importe avant tout est de montrer que de tels contrastes engendrent des choix différents en ce qui concerne la macrostructure des textes, leur orientation thématique, la microstructure des segments textuels et finalement même les niveaux linguistiques de base, à savoir syntaxe, lexique, morphologie, présentation graphique. C'est ainsi qu'apparaît le lien entre les styles intellectuels et les aspects stylistiques d'un texte dans un sens plus traditionnel du terme.

Nous nous proposons alors de montrer ici dans quel sens les titres et les débuts de textes peuvent en dire long sur les différents styles intellectuels. Avant d'entrer dans le détail, il convient de souligner que les différences que nous cherchons sont, dans la plupart des cas, des tendances. En effet, il ne s'agit pas de montrer qu'un phénomène est présent dans une langue et absent dans l'autre, mais de souligner que certaines façons d'écrire sont plus fréquentes, plus typiques, plus acceptées, plus "normales", dans l'une ou l'autre langue et qu'elles indiquent, de ce fait, l'existence de critères d'évaluation culturellement variables.

4. Titres et débuts de texte

Pour procéder à la comparaison des titres et des débuts de texte, nous avons choisi trois aspects. Dans un premier temps, nous avons étudié un

corpus de textes écrits par des professionnels, articles parus dans des revues de linguistique et de littérature, françaises et allemandes. Cette recherche ne concerne que les titres. Notre deuxième source est le discours normatif; nous avons consulté des guides pratiques pour l'écriture académique, textes du type *Comment écrire un mémoire, ... ?* Afin de nous approcher davantage de la question didactique, nous avons, finalement, analysé les titres et débuts de textes dans les écrits d'étudiants.

4.1. Articles de revues spécialisées

Notre corpus comprend environ 800 titres (autour de 400 pour chaque langue) des années 90, tirés de douze revues spécialisées qui nous ont semblé être particulièrement importantes ou représentatives. Dans un premier temps, nous avons examiné la syntaxe. Un des résultats concerne la forme globale des titres entiers. Le corpus allemand comprend un plus grand nombre (60% contre 48% en français) de titres composés (titre + sous-titre). Le choix d'un titre composé est une préférence dans le corpus "littérature", comme l'illustre l'échantillon de la célèbre *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, dont 93% des titres sont des titres composés. La *Zeitschrift für Sprachwissenschaft*, revue qui représente, dans notre corpus, celle qui se rapproche le plus de la linguistique "dure", contient, elle, seulement 21%.

Quelle est la fonction des titres composés ? La plus banale et fréquente est celle de précision : une partie du titre mentionne l'objet étudié et l'autre l'aspect développé, par exemple. Un autre type de titres composés a attiré notre attention, car il témoigne d'un choix spécifique devant le dilemme de rendre un titre à la fois instructif et plaisant. En effet, certains titres composés se divisent très clairement en une partie (en général la première) de caractère ludique, comique ou illustratif – c'est donc la partie "publicitaire" – tandis que l'autre représente la partie "scientifique" indiquant sèchement le sujet.

- (1) "... es ist ein wirkliches Lied". Theodor Fontanes Roman Frau Jenny Treibel als Selbstreflexion von Kunst und Kunstrezeption in der Gesellschaft der Gründerjahre
- (2) *Adventure Look* und *Sport-Appeal*. Das Phänomen "modischer" Anglizismen in Men-Lifestyle-Zeitschriften
- (3) "Wie im Gedächtnis des Bergs / vor Auge und Welle". Matière et temps dans la poésie tardive d'Erich Arendt

Dans d'autres cas, l'opposition entre les deux parties est moins marquée, soit parce que la partie publicitaire n'est pas avant tout un ornement secondaire mais dévoile déjà la perspective interprétative, soit parce qu'il n'y a pas de constituant indiquant assez clairement l'objet de l'étude.

- (4) Décrire l'invisible. Sur *Dominique de Fromentin*
- (5) "Moustique sur un verre d'eau". Rencontres avec des débutants
- (6) Jede Strophe ein Skandal. Hintergründe eines Brecht-Gedichts

Bien qu'il ne soit pas toujours évident de déterminer avec exactitude quand il y a juxtaposition plutôt arbitraire entre les deux parties et quand on peut supposer un lien thématique, l'examen du corpus dévoile que la première stratégie est plus typique pour l'allemand. A part (5) il est même difficile de trouver, dans le corpus français, des exemples où on a recours à une citation comme partie illustrative, procédé assez facilement choisi en allemand et qui représente le plus clairement la juxtaposition. L'échantillon de la Revue *Etudes Germaniques* (!) présente trois exemples de ce type (dont l'exemple 3), mais ils semblent constituer une exception en français.

Pour revenir à nos questions principales : comment évaluer les titres composés avec une constituante purement ornementale ? Faudrait-il les recommander aux étudiants pour leurs écrits allemands ? Et existerait-il un rapport entre ces titres et des attitudes plus générales vis-à-vis de l'écriture académique ? Ce qu'on peut dire d'abord de cette mode de titrage – d'ailleurs relativement récente en allemand – c'est que la lecture de tels titres (notamment en série) devient vite fatigante, et qu'elle ne provoque souvent qu'un sourire forcé. Ils suscitent souvent l'impression – cela avant tout dans le corpus linguistique – que l'auteur s'efforce de rendre moins rébarbatif le titre (et son texte ?), de relativiser son sérieux, de sortir de l'écriture typiquement scientifique. L'ajout d'une deuxième partie "sèche", cependant, détrompe le lecteur : celui-ci se trouve bel et bien devant un texte académique et doit s'attendre au style généralement peu plaisant de ces écrits. On ne sort donc pas de la scientificité rébarbative, on ajoute juste quelque chose d'autre – d'où le plaisir fort limité que provoquent ces titres. Celui-ci ne provient pas tellement du manque de rapport fonctionnel étroit entre les deux parties mais plutôt du contraste entre deux styles, marques, si l'on veut, de deux mondes qui s'opposent : la science d'un côté, la littérature ou le parler

quotidien de l'autre. Si les titres du corpus français provoquent moins cette impression d'opposition, c'est non seulement parce qu'il y a moins de titres composés et rarement simple juxtaposition, mais aussi parce que les parties informatives montrent moins de marques stylistiques ressenties comme typiques de l'écriture scientifique, ce qui se traduit souvent par une précision plus faible du sujet (jusqu'à ne pas laisser entendre de quoi il s'agit comme le montre l'exemple 5). On reviendra plus tard sur cette question.

Pour interpréter les résultats exposés, en tant que tels peut-être peu significatifs, il est judicieux de les reconsidérer dans un contexte plus large, à savoir la réputation de la scientificité dans le monde allemand. Elle est double, ambivalente. D'une part, la science a un grand prestige, et les chercheurs y tiennent; ils s'évertuent, beaucoup plus que les Français ou les Anglo-saxons, à présenter le monde académique comme un rempart exclusif, fermé aux non-initiés; des ouvrages de vulgarisation ne jouissent pas d'un grand crédit, celui qui présente ses recherches d'une manière trop facilement abordable risque de se faire reprocher un manque de scientificité.³ D'autre part, cette attitude suscite la critique, notamment de la part du grand public. L'image caricaturale du chercheur qui s'efforce de dire les choses les plus banales de la manière la plus compliquée possible est quasi omniprésente dans les médias et cette critique est largement entrée dans les analyses, linguistiques entre autres, du langage scientifique ainsi que dans les manuels de l'écriture académique. Ceux-ci montrent une tendance à afficher la volonté de "désacraliser" la science – sans pour autant arriver à vraiment mettre en question le bien-fondé des normes traditionnelles.⁴ Il en résulte une façon souvent superficielle de ménager les attentes des initiés et des non-initiés à la fois. La juxtaposition de marques stylistiques de deux mondes pourrait constituer l'exemple d'une telle tentative de répondre à deux systèmes d'évaluation contradictoires.

Notre deuxième démarche a été d'examiner le vocabulaire utilisé dans les titres. Nous ne regardons que les "mots pleins" (Inhaltswörter)

³ Pour cette attitude dans le domaine de la linguistique, voir par exemple, Busse (1989). Voir également d'autres résultats de notre projet de recherche : Adamzik (à paraître a), Adamzik & Pieth (à paraître), Gaberell (à paraître) qui étudient le souci de scientificité des Allemands en comparaison avec celui des Français.

⁴ Cf. Pieth & Adamzik (1997, ch. 4.2.).

qui constituent 40-50% des totaux. Il va de soi que cette analyse dévoile de grandes différences entre les disciplines. Les noms propres (auteurs étudiés) et les titres des oeuvres analysées sont spécifiques pour le corpus littéraire; les noms de langues constituent la seule spécificité linguistique.⁵ Ce qui pourrait étonner, c'est que l'emploi métalinguistique de mots pour indiquer l'objet de l'étude (*Nicht und kein-*, *Zu Auswahl und Verwendung der Negationselemente*), n'est pas très important, du point de vue quantitatif, pour le corpus linguistique. Ce résultat s'explique en partie par le fait qu'on a dû regrouper les emplois métalinguistiques et les citations, ces deux catégories se chevauchant tellement que leur séparation aurait engendré des décisions arbitraires.

Passons aux différences interlinguistiques. La catégorie dont on vient de parler, citations et emplois métalinguistiques, constitue 15% des mots pleins en allemand, contre 8% en français.⁶ Cela ne fait que confirmer le résultat de l'analyse syntaxique : la différence est due aux titres composés contenant un segment illustratif ou ludique.

Une autre différence notable entre les deux langues nous ramène à la question de la précision de l'information. Les éléments spécifiques du domaine littéraire, noms propres et titres d'oeuvres, forment, dans les deux langues, à peu près 30% des mots pleins (avec une légère prépondérance en français). Ce qui est frappant, c'est qu'en français, les deux sous-catégories sont représentées à parts égales avec 16% (titres) et 15% (noms propres). En allemand, par contre, les noms propres constituent 18% des mots pleins, contre 11% pour les titres. Comment expliquer cette tendance allemande à favoriser la présence de noms propres ? Il faut, pour cela, entrer dans le détail des titres. On remarque alors que, dans le corpus français, 70 titres d'oeuvres sont mentionnés au total, contre 69 en allemand. La différence consiste en ceci que les Français renoncent dans 30 cas (43%) à mentionner l'auteur de l'oeuvre citée. En allemand, cette pratique n'est qu'une exception à la règle et ne se trouve que dans 3 cas (4%). Il s'agit des titres suivant : *Faust*, *Cours de linguistique générale*,

⁵ Les termes techniques des deux disciplines ont été regroupés séparément.

⁶ Le chiffre pour le français est encore trompeur dans le sens que le corpus contient un échantillon de la revue *Études Germaniques*, revue d'orientation allemande donc. Cette revue mise à part, la moyenne en français pour les citations et les emplois métalinguistiques chute à 3%!

et, pour la littérature médiévale, de *Willehalm*. Cela veut dire que les Allemands mentionnent le nom de l'auteur même s'il s'agit de titres aussi connus que *Erec*; *Iwein*; *Simplicissimus*; *Minna von Barnhelm*; *Werther*; *Michael Kohlhaas* ou encore, pour donner un exemple d'un autre genre, *Mein Kampf*. Les Français, par contre, n'indiquent pas systématiquement le nom de l'auteur, même s'il faut un peu plus que des connaissances élémentaires en littérature française, pour les identifier : *Livre des animaux*; *Sur l'eau*; *L'essai sur les révolutions*; *Cousin Pons*; *L'Aiguille creuse*; *Césarée*.

Cela revient à dire qu'on ne s'attend pas, dans les deux langues, au même type de lecteur. Le Français doit être plus érudit, semble-t-il, que l'Allemand. Pourtant, les revues choisies s'adressent en principe aux mêmes publics, les champs textuels étant tout à fait comparables, mais apparemment structurés différemment.

Comme on a déjà dit, en français, on trouve également des titres qui restent assez "énigmatiques" ou bien nécessitent la compréhension d'une allusion ou la connaissance du contexte de l'article : *Un art de dire désinvolte*; *Mise en cadre et clausularité*; *Bruit qui persiste* ; *Comment une madeleine et pourquoi*; *La clé de Sancho*; *Un homme, deux dates : 1848, 1890*.

Cela aussi constitue une pratique qui n'est pas courante en allemand (un exemple tout de même : *Die vindaere wilder maere*). Les titres allemands indiquent ouvertement le sujet, l'auteur ou l'oeuvre étudiés. On comprendra donc mieux pourquoi nous avons insisté sur les titres composés avec des éléments illustratifs ou ludiques, chez les Allemands. Leurs équivalents (pourtant très différents!) en français, sont les titres plus ou moins énigmatiques. Nous les considérons comme équivalents parce que, dans les deux cas, une fonction de "délectation" est en jeu. Mais les Français se montrent plus subtils dans ce domaine et comptent davantage sur le déchiffrement du lecteur. La fonction informative du titre, par contre, semble être moins importante en français.

S'il faut émettre un jugement de valeur, la question sera : quelle est la meilleure pratique ? Nous préférons interpréter les résultats en recourant aux "styles intellectuels" : comment s'intègrent-ils dans les normes et

conventions plus générales du discours (académique), français et allemand, dont nous avons parlé au début ?

Dans une étude sur les titres d'écrits académiques, Gunther Dietz (1995) traite du lien entre la formulation des titres et l'enregistrement/recensement automatique des publications scientifiques. Or, ce traitement automatique, de plus en plus important et propagé, notamment pour les sciences exactes, nécessite des titres hautement informatifs et transparents. On arrive à ce degré d'informativité et de transparence par l'utilisation de mots-clé (keywords) dans le titre (et, évidemment, aussi dans l'*abstract* qui va avec). Dans cette perspective, des titres volontairement énigmatiques, comme on les trouve en français, doivent être évalués comme une très mauvaise pratique et qui pose des problèmes au lecteur, du moins au "lecteur automatique". La pratique allemande qui semble plus sage dans ce contexte, n'est tout de même pas non plus tout à fait adaptée. Les citations et illustrations provoqueront également des classements inexacts lorsque le lecteur automatique traitera tous les mots pleins comme des mots-clé. Dietz, dans son étude, arrive évidemment à la conclusion qu'en général, dans les sciences humaines et sociales, on ne s'est pas encore adapté à cette nouvelle situation d'informatisation du travail scientifique. Inutile de dire que ce manque d'adaptation engendre aussi l'impossibilité de profiter de ces nouvelles techniques : force est de constater que, pour ces disciplines-là, nous ne disposons que de peu de publications sur internet, que les banques de données pour exploiter la recherche internationale sont rares. Nous avons donc un autre exemple montrant que les champs textuels sont différemment structurés selon les disciplines. La linguistique se prête davantage à des titres centrés sur les mots-clé – et en cela elle se rapproche des sciences exactes; c'est pour cela que notre comparaison a mis au premier plan le champ des études littéraires.

Cependant, dans le domaine littéraire, nous avons constaté des divergences selon les langues, ce qui nous a amené à la conclusion que la structure des champs textuels est également influencée par ce facteur-là. Pour mieux interpréter cette différence, essayons de caractériser le lecteur visé dans les deux cas en ne considérant que des lecteurs humains.

Un premier type de lecteur est le documentaliste qui peut être un professionnel en documentation (sans spécialisation particulière dans une discipline) ou bien un professionnel d'une ou de plusieurs disciplines. Or,

Il est évident que les titres énigmatiques ou n'indiquant pas les titres d'œuvres littéraires peu connues, dépassent (largement) les compétences des documentalistes. Les segments illustratifs ou ludiques, caractéristiques pour le corpus allemand, par contre, ne dépassent ni les compétences des professionnels en documentation ni celles des bibliographes spécialisés, étant donné que le documentaliste humain, contrairement à son homologue automatique, n'est pas dépourvu de compréhension, ni d'esprit. Il s'ensuit que "la pratique allemande" (on gardera toujours à l'esprit que nous ne parlons que de tendances!) est mieux adaptée au lecteur documentaliste. Il s'ensuit également que la pratique française vise plutôt un autre type de lecteur.

Ce deuxième type de lecteur est une personne qui ne lit pas le titre en dehors de son contexte, mais qui a accès au cotexte. Par la lecture du texte, ce lecteur-ci trouvera les informations qui manquent au documentaliste. Le lecteur visé en français est donc un lecteur qui lit les textes entiers. Cette idée banale, à savoir que les lecteurs sont considérés comme les lecteurs de textes intégraux, perd sa banalité si on la regarde du point de vue allemand. Une des différences majeures que nous avons retrouvée pour plusieurs genres est justement que le lecteur standard allemand semble être considéré par les auteurs académiques comme quelqu'un qui ne lit pas forcément un texte en entier, du début à la fin, mais qui a besoin de pouvoir sauter d'un point à l'autre et de ne faire qu'une lecture sélective, sans pour autant s'y perdre. Les textes français, par contre, permettent beaucoup moins de s'orienter sur leur contenu en les feuilletant, en les survolant ou en utilisant des parties particulières comme des index, des bibliographies, etc. L'habitude des titres moins informatifs (qui concerne également ceux des tables de matières) va dans le même sens.

Reste à spécifier les avantages potentiels des titres qui ne disent pas tout – ou peut-être même très peu – sur le contenu du cotexte. Il y en a au moins deux. D'une part, la fonction de délectation peut mieux s'y développer : avec un titre qui ne dit pas tout, on aura le plaisir de découvrir ce qui s'y cache, on peut jouir de sa capacité de reconnaître une allusion que tout le monde ne reconnaîtra pas, de (re)trouver soi-même l'auteur d'une œuvre qu'on a lue autrefois, etc. D'autre part, un titre qui ne dit pas tout peut établir, et cela d'une façon beaucoup plus intense qu'un titre sec et transparent, une relation vivante entre l'auteur et le lecteur. Le lec-

teur est appelé à collaborer avec l'auteur, à s'investir davantage, à entrer peut-être même en connivence avec celui-ci.

A ce stade de notre analyse, il nous semble judicieux de recourir à une vérification indépendante de l'hypothèse que les différents styles intellectuels, concrétisés ici par des images divergentes des activités du lecteur, se traduisent par des différences structurelles des champs textuels. Cette vérification peut se faire par l'investigation de l'importance du genre "bibliographie" dans les deux communautés en question. Après tout ce qu'on a dit, on doit s'attendre à ce que ce genre soit plus important en allemand qu'en français. Or, cette hypothèse se vérifie d'une manière inattendue. En effet, des bibliographies périodiques de première importance pour la recherche en langue et littérature françaises sont établies par des Allemands ou des Anglo-saxons (Klapp, *Zeitschrift für Romanische Philologie*, *French VII/XX Bibliography*, *Bibliographie Linguistischer Literatur*)⁷. Les Allemands sont aussi très assidus à assembler des bibliographies non-périodiques spécialisées, et cela aussi bien pour des études germaniques que pour d'autres langues, dont le français, l'inverse n'étant pas le cas. En plus, les bibliographies allemandes (périodiques, spécialisées et même celles incluses comme liste de références dans des études spécialisées⁸) visent très souvent sinon l'exhaustivité (presque irréalisable de nos jours), du moins un degré de complétude très élevé, alors que nombre de bibliographies françaises sont volontairement sélectives. Ce qui semble importer davantage aux Français, c'est un choix limité, sensé et commenté d'ouvrages.⁹

4.2. Le discours normatif

Dans une étude précédente, consacrée à des textes relevant du genre didactique, comme *Conseils pour réussir le mémoire*, *L'art de la thèse*, etc. (Pieth & Adamzik 1997), nous avons comparé le discours normatif en français et en allemand. Ce qu'on a vu pour les dictionnaires de linguis-

⁷ Pour l'évaluation des différentes bibliographies, françaises et non-françaises, voir aussi Rheinbach (1985) et Hillen & Rheinbach (1995).

⁸ Cf. aussi Adamzik (1998).

⁹ Des informations plus précises à ce sujet sont données par Adamzik (à paraître c).

tique et les bibliographies est aussi valable pour ce genre qui est très important pour le monde universitaire allemand et cela depuis les années 60 avec, entre autres, le livre de Standop (1ère édition 1959), qui a vu sa 14ème édition en 1994. Cette importance ne se montre pas seulement dans le nombre élevé de ces publications et leurs rééditions actualisées, mais également dans le rôle qu'on attribue à ce genre dans l'enseignement universitaire. Une enquête auprès des départements de langue et de littérature françaises et allemandes suisses a montré que, dans le contexte allemand, on distribue régulièrement des indications pour la présentation des travaux écrits, non seulement pour le mémoire mais également pour les premiers travaux de séminaire. Dans le matériel français, par contre, de telles instructions ne se trouvent qu'exceptionnellement. En plus, les recommandations distribuées par les départements d'allemand font régulièrement mention des guides publiés fournissant de plus amples renseignements, tandis que nous n'avons pas trouvé une seule indication de ce genre dans le corpus français.

Pourtant, le genre didactique existe aussi en français; il n'y a donc pas lacune de genre mais valeur différente. Une des différences concerne les sous-types du genre. En français, la plupart de ces guides pour la rédaction académique concernent des écrits comme la dissertation et l'explication de texte et se réfèrent au contexte des examens et des concours. Ce sous-type est quasiment absent en allemand; le prototype visé dans l'enseignement allemand est *die Seminararbeit*, qui doit obéir aux mêmes règles que le mémoire, la thèse et les publications scientifiques. On n'éprouve donc pas le besoin de donner des instructions particulières pour ces différents genres et on met, même explicitement, l'étudiant, dès le début, devant la tâche d'écrire comme un professionnel.

Passons au dépouillement des guides et examinons ce qu'on y trouve sur les titres et les débuts de texte, sujets auxquels nous avons ajouté les recommandations concernant les conclusions. Ce qui frappe d'abord, c'est que notre corpus français est plus large que l'allemand, malgré la plus grande importance générale de ce genre en allemand. Nous avons pu utiliser 7 guides en allemand (on a donc dû exclure un assez grand nombre de ces livres parce qu'ils étaient muets sur la question); en français, il y en a 12. Ce qui est plus important encore, c'est que les instructions pour les débuts et les fins de texte sont cinq fois plus longues en français. Pour les titres seulement, le nombre de lignes est à peu près égal. Ce dernier résultat

tat s'explique par le fait déjà mentionné que les guides français concernent avant tout la dissertation et l'explication de texte – dans notre corpus il y en a 5 sur les 8. Or, ces textes n'ont pas de titre, mais des sujets, et ces sujets sont formulés par les examinateurs. Les guides allemands, par contre, concernent tous des écrits qui ont des titres; et pourtant 3 sur 7 auteurs ne trouvent rien à dire là-dessus.

Les auteurs allemands qui en parlent se concentrent sur les aspects formels du titre. C'est premièrement la présentation de la feuille du titre qui doit contenir certaines indications, présentées d'une manière plus ou moins standardisée. On donne des exemples concrets, ce qui, par la force des choses, remplit déjà une page. Le deuxième élément cher aux auteurs allemands, est le système de numérotation des titres des chapitres et des sous-chapitres : lettres majuscules suivies de chiffres romains, suivis de lettres minuscules, suivies de chiffres arabes pour arriver finalement aux lettres grecques, éventuellement dédoublées, triplées et ainsi de suite, ou bien numérotation décimale. Dans le dernier cas, la question qui se pose pour certains, c'est encore s'il faut mettre un point derrière le dernier chiffre ou s'il ne le faut justement pas. Les explications de cet ordre remplissent également des lignes et des lignes. Dernier élément formel important : la table des matières; il faut attirer l'attention des étudiants sur le fait que les titres de la table des matières doivent correspondre littéralement à ceux utilisés dans le travail – sans oublier les exceptions à cette règle (cf. Bangen).

De telles remarques formelles constituent tout ce que deux de nos auteurs allemands ont à dire sur les titres. Les deux autres parlent aussi du contenu. On peut citer *in extenso* l'explication courte de Bangen :

"Der Titel muss klar und möglichst genau erkennen lassen, welchen Gegenstand die Arbeit behandelt. Andererseits wird bei grösseren wissenschaftlichen Arbeiten mancher Verfasser den berechtigten Wunsch haben, auch den Kerngedanken seiner Arbeit oder wenigstens den Aspekt, unter dem er den Gegenstand behandelt, schon im Titel auszudrücken. In solchen Fällen erweist sich die Verbindung von Ober- und Untertitel als nützlich. Dabei kann sowohl die genaue Formulierung des Gegenstandes im Obertitel und der allgemeine Aspekt im Untertitel stehen als auch umgekehrt der zündende Gedanke im Ober- und die Nennung des Gegenstandes im Untertitel." (Bangen, 10) [Suivent trois exemples]

Un seul auteur allemand parle un peu plus en détail de ce que *zündender Gedanke* veut dire; il mentionne la fonction publicitaire du titre :

“Beim Entwurf eines guten Titels ist seine Doppelfunktion zu beachten : 1. soll er möglichst prägnant über Gegenstand, Umfang und Anspruch eines Textes informieren, 2. soll er in der Regel auch dezent um Aufmerksamkeit für diesen Text werben. Umständliche, übergenaue Titel schmecken dabei nach Bürokratismus oder akademischer Fleissarbeit. Sie können mögliche Leser ebenso verschrecken wie Titel, die gekrampft feuilletonistisch sind oder deren hochgestochene Metaphorik in keinem echten Zusammenhang mit Gegenstand und Tonlage der eigentlichen Darstellung steht.” (Poenicke, 107). [Ensuite, l’auteur recommande également l’utilisation de sous-titres et en donne trois exemples]

Les trois auteurs français sus-mentionnés mettent l’accent sur d’autres éléments que leurs collègues allemands. La priorité est accordée au contenu et à l’effet du titre sur le lecteur. Tout d’abord, ils soulignent la grande importance du titre. Le deuxième élément sur lequel les trois auteurs français sont unanimes et explicites est que le titre doit être précis. Cette idée banale, si l’on veut, que l’on trouve aussi chez les auteurs allemands (contrairement à la mention de l’importance du titre), est présentée deux fois dans une formule presque identique et qui contient une autre exigence, entrant facilement en contradiction avec la première : “Un bon titre doit être court, clair et précis” (Bénichou, 79); il “doit à la fois être court, concis, et exprimer l’essentiel” (Beaud, 112). Non seulement l’exigence de la brièveté du titre est immédiatement ajoutée à l’exigence de la précision, elle est même mise à la première place et les deux auteurs consacrent encore d’autres lignes à l’importance de ce trait. Les Allemands, par contre, n’en parlent qu’en passant ou pas du tout. La brièveté qui rend le titre dense et qui facilite sa lecture et sa mémorisation est une caractéristique intimement liée à la fonction publicitaire du titre, ainsi mise en évidence et commentée plus largement ailleurs (en disant, p. ex., qu’on peut rendre un titre moins long en évitant des mots comme *Recherches sur*, *Etudes de* etc.). Le troisième auteur, qui n’exprime pas explicitement la norme du titre court (Rouveyran) laisse pourtant clairement entendre combien ce point est important et il formule une autre marque de la fonction publicitaire, à savoir l’originalité. En plus, il nous fait comprendre qu’on envisage une autre manière de titrage pour les travaux universitaires et les publications.

“Il vaut mieux réserver, dit-on, les titres “sortant de l’ordinaire” à des ouvrages édités. Néanmoins, une certaine originalité ne doit pas être écartée à priori; il ne serait pas déplaisant d’accorder une plus grande liberté aux auteurs de T.U., au moins pour le titre!” (Rouveyran, 117)

Souvenons-nous des résultats de l’analyse des articles de revues spécialisées, textes publiés. Le phénomène des titres énigmatiques, relevé

dans le corpus des études littéraires françaises, montre que les professionnels ne suivent pas toujours les normes formulées par les guides. Leurs titres n'indiquent pas toujours clairement le contenu. Cela ne prouve pas pour autant que le discours normatif n'a rien à voir avec la pratique des chercheurs. Au contraire : d'une part, on avoue ouvertement que les libertés permises aux chercheurs sont interdites aux étudiants; d'autre part, la comparaison avec le corpus allemand fait apparaître une différence similaire entre le discours normatif français et allemand, et la pratique de la rédaction française et allemande. Dans les deux cas les priorités sont inversées. Si les Allemands tiennent avant tout à la précision, quitte à ne pas répondre à la fonction publicitaire, les Français, par contre, mettent l'accent sur la densité et l'originalité, quitte à laisser le lecteur sur sa faim en ce qui concerne le contenu exact.

Un dernier élément dans les guides français indique l'importance accordée au titre et à son effet sur le lecteur. Deux auteurs recommandent vivement de formuler le titre définitif à la fin du travail, cela, d'une part, pour vérifier "l'adéquation entre le titre et le contenu réel" (Rouveyrin, 117) du travail, et d'autre part, pour mieux développer l'aspect éloquent :

"Souvent, parce que l'idée s'est clarifiée et décantée, c'est en fin de thèse qu'on trouve les titres les meilleurs. Alors n'hésitez pas à remplacer les anciens "titres-étiquettes" par des titres plus parlants, précis, expressifs : des "titres-expression" de l'idée force de la partie (ou du chapitre)." (Beaud, 113)

La recommandation de rédiger à la fin une partie qui se trouvera au début du texte définitif est également formulée pour l'introduction, 3 fois en français, 1 fois en allemand. De nouveau, nous en concluons que les auteurs allemands insistent moins sur l'importance de la rédaction de cette partie du texte, conclusion largement confirmée par le fait que 5 sur 8 auteurs français soulignent explicitement le rôle décisif du début, tandis que cette idée ne se trouve pas une seule fois dans le corpus allemand; enfin, dans un des livres examinés ici (et dans beaucoup d'autres que nous n'avons pas retenus, justement pour cette raison) on ne trouve même pas un seul mot sur le début, ni sur la conclusion du travail.

Le fait déjà mentionné que les explications dans les textes allemands sur le début et la fin du travail sont cinq fois plus courtes que dans les textes français, laisse déjà pressentir que ces informations sont très sobres. En effet, en allemand on se borne presque complètement à indiquer les thèmes à aborder dans ces parties du texte. A ce niveau, pour les deux

langues, les recommandations sont d'ailleurs pratiquement identiques, si l'on ne regarde que le contenu des instructions. L'introduction doit ou peut

- préciser le sujet (6 fois en allemand, 6 fois en français)
- indiquer le plan du travail (5 et 8)
- expliquer les principes et les bases méthodiques du travail (5 et 2¹⁰)
- amener le sujet (3 et 7)
- expliquer les termes de base (2 et 0)
- aborder les conditions historiques de la question (1 et 2, mais en français, on souligne en outre qu'il ne faut surtout pas "remonter au déluge")
- mentionner les aspects non abordés et les limites de l'ambition (2 et 1)
- motiver les choix (3 et 1)
- présenter l'état de la recherche (2 et 2).

Ce qui est différent, par contre, c'est qu'en allemand, on ne trouve généralement qu'une brève liste, identique à celle que je viens de présenter, sans explication plus ample. Les auteurs français, de leur côté, concrétisent beaucoup plus largement ces éléments, entre autres en donnant des exemples et en proscrivant certaines fautes fréquentes à éviter comme, par exemple, l'introduction par une lapalissade.

Un point mérite notre attention particulière parce qu'il nous ramène au débat dans *Pangloss*. Il s'agit de l'élément "évoquer le plan du travail". Tous les auteurs français et 5 sur 7 allemands le retiennent; c'est donc un des éléments les plus régulièrement commentés. Ici comme dans d'autres cas, on peut se contenter de dire qu'il faut en parler. C'est ce que font les auteurs allemands. 6 sur 8 auteurs français ajoutent, par contre, la recommandation de ne pas être trop explicite.

"Il faut réserver un paragraphe, pour l'annonce de votre plan. L'annonce du plan peut faire apparaître votre thèse principale. Mais il faut évidemment résister à la tentation de présenter prématurément vos conclusions" (Barilari, 156)

¹⁰ En plus, Gicquel, qui traite de l'explication de texte et de la dissertation cite à ce sujet une recommandation suivante de D. Mornet, tiré du *Cours pratique de composition française* (1934) : "N'oublions pas enfin qu'un début méthodique, explicite n'est nullement nécessaire. Il est utile que des élèves ou étudiants y aient ordinairement recours pour des raisons d'ordre et de clarté. Mais un bon écrivain, un étudiant et même un élève qui savent bien ce qu'ils ont à dire et qui ont déjà quelque expérience de l'art d'écrire peuvent tout bien s'en passer et entrer de plain-pied dans leur sujet".

"Il faut cependant veiller, tout en étant fort clair, à ne pas maladroitement dévoiler la conclusion du devoir, mais à susciter l'intérêt du lecteur pour le développement" (Scheiber, 15)

Dans l'introduction, on "peut déjà annoncer les conclusions qu'on espère. Toutefois, il est recommandé de ménager un effet de surprise et de ne pas trop s'étendre. Certains puristes pensent qu'il convient même d'éviter d'en parler." (Bénichou, 62)

Qu'il ne faut pas trop dévoiler la thèse principale et les conclusions ou ne les laisser apparaître que discrètement, est donc une norme formulée très régulièrement par les auteurs français; et cela aussi bien pour l'explication de texte que pour la dissertation, le mémoire et la thèse. En plus, on exige, comme on l'avait déjà vu pour le titre, de tendre à une certaine originalité; on proscrit, par exemple, explicitement "la lourdeur scolaire" des formules *dans un premier temps, dans un deuxième temps*, etc.

Cela introduit une autre différence entre le corpus français et allemand, très marquée. 7 sur 8 auteurs français, mais un seul des 7 allemands, commentent l'introduction par l'accroche. Commençons par l'auteur allemand qui le présente comme une façon de conduire au sujet :

"In die Einleitung gehören :

1. Eine erste Hinwendung zum Thema. Gute Aufhänger sind z.B. kontroverse oder arg pauschale Äusserungen der Sekundärliteratur zu dem infragestehenden Phänomen, ein – fragwürdiges – Bonmot o.ä." (Meyer-Krentler, 103)

Ce qui nous frappe dans cette recommandation – et ce qui provoque une certaine gêne – c'est que l'auteur invite les étudiants, avec une certaine insistance, à "chercher la petite bête" chez d'autres, pour commencer leur propre travail. Il suggère des citations fallacieuses et des opinions grossières. Mais est-ce que la présentation d'une contre-position, visiblement indéfendable, est vraiment souhaitable ? N'est-ce pas une stratégie un peu trop facile que de se construire un adversaire fantôme et plus que faible ? Au moins devrait-on attirer l'attention sur le fait qu'une telle introduction, quoiqu'elle puisse faire l'affaire, est assez délicate et peut se retourner contre l'auteur.

Des propositions plus variées pour la rédaction de l'introduction, ainsi que des mises en garde contre différents types d'introduction originale, sont fréquentes dans le corpus français.

"La fameuse accroche des journalistes et des publicitaires est, en effet, capitale pour appeler et retenir le lecteur : entrée en matière brève, piquante, incisive, compétente [...]. On a même parlé d'"attaque à angle vif" pour la première phrase d'un article. Il est assez rare qu'un article justifie une accroche aussi percutante. Néanmoins, il n'est pas mauvais de garder en exemple cet esprit racoleur." (Bénichou, 62)

"L'introduction [...] doit donc être intéressante. Commencez par un rappel historique, une vérité générale (pas une banalité creuse), une anecdote piquante, une citation (opposée à l'opinion proposée dans l'énoncé).... qui ait un rapport direct avec le sujet.

Défaut à éviter : L'enflure stylistique, les préliminaires étrangers au sujet, les généralités passe-partout ("De tout temps les écrivains...."; "Depuis qu'il y a des romans....").

Qualités à rechercher : la précision fonctionnelle.

[...]

Le piquant, qui séduit le lecteur et souligne éventuellement (par une interrogation, une ironie, une parodie...) l'aspect paradoxal ou contestable du sujet." (Rohou, 168f.)

Comme pour les titres, l'aspect publicitaire est mis en avant ou, pour le dire plus précisément dans notre contexte, c'est l'aspect de capter l'intérêt du lecteur. En effet, on peut dire que le lecteur potentiel est une entité toujours présente à l'esprit quand on lit les guides français. Dans le corpus allemand, par contre, il ne figure pratiquement pas. L'insistance sur l'effet de surprise à ménager va dans le même sens et notre conclusion est confirmée par une petite statistique : Le sémème "lecteur" ne se trouve que chez trois auteurs allemands qui l'utilisent 4 fois en tout.¹¹ Par contre, tous les auteurs français emploient des mots comme *lecteur*, *jury*, *audience*, etc. et cela, au total (y compris les pronoms anaphoriques), 95 fois.

Le dernier élément que nous aimerions commenter ici, sont les recommandations concernant le style. Ce sujet n'est abordé que dans le corpus français, même s'il n'apparaît pas régulièrement et de façon explicite. Certains se bornent à dire qu'il faut rédiger l'introduction soigneusement et de la manière la plus élégante possible (cf. Scheiber, Gicquel, Couveyran). D'autres y consacrent quelques lignes ou un paragraphe entier :

¹¹ Nous ne prenons pas en considération, ici, l'annexe de la 14e édition de *Standop*, préparé par M. Meyer contenant plus de détails sur le début, et étant écrite dans un style tout différent de celui de *Standop*: recommandations directes (emploi de la deuxième personne) et 6 fois le sémème "lecteur" sur 2 pages seulement (162-163).

"Style et présentation

La dissertation n'est pas une oeuvre poétique, mais un raisonnement. Son style doit être *clair, précis, argumentatif*. Si, de plus, il est élégant, vif, suggestif, tant mieux. Mais évitez toute recherche qui attire l'attention sur l'expression pour elle-même. Soyez impitoyable pour les fioritures, les envolées lyriques, pathétique, rhétoriques : elles sont déplacées dans une démonstration. La précision du raisonnement requiert l'usage de certains termes techniques : n'en abusez pas. Evitez l'accumulation de mots abstraits et la lourdeur des participes présents."
(Rohou, 171)

Enfin, deux auteurs introduisent une comparaison significative, le travail de l'artisan.

"Vous avez rédigé l'ensemble des chapitres, composé les annexes, établi la présentation des sources et de la bibliographie. Vous pensez être au bout de vos peines. Erreur.

Vous êtes, à peu près, dans la situation du menuisier qui a toutes ses planches coupées à la bonne mesure et qui a procédé à une première "mise en place" pour vérifier que tout ira bien. Il va maintenant tout démonter et procéder à la mise en place définitive, en ajustant, en rabotant, etc. : avec le double souci de soigner le détail et de réaliser la cohérence d'ensemble de son montage.

De même pour vous.

[...]

Et si vous vous impatientez, rappelez-vous que le travail de thèse est un travail d'artisan intellectuel.

Et rappelez-vous les gestes précis, méthodiques du charpentier ou du menuisier.

Et rappelez-vous le goût de la finesse qu'ont les bons artisans."

(Beaud, 109 et 113)

"La réussite de l'introduction, et donc son accroche non plus journalistique mais scientifique, exige plus que jamais de se conformer aux règles de base et aux règles particulières d'écriture scientifique avec des phrases courtes, bien ciselées, comme le ferait un bon orfèvre."

(Bénichou, 63)

Tout en insistant sur l'exigence de scientificité, les auteurs comparent la rédaction au travail artisanal, voire artistique. Significatives également des formules comme *l'art du développement, l'art d'amener le sujet, l'art d'écrire*. Concluons en soulignant que le titre de deux de nos guides français contient le mot *art* : *L'art de la thèse* (Beaud) et *Mémoires et thèses. L'art et les méthodes* (Rouveyran), titres difficilement envisageables en allemand, où la science et l'art tendent plutôt à s'opposer.

4.3. Vers la didactique de l'écriture : textes d'étudiants

Nous passons à la dernière étape de notre étude, les mémoires. Est-ce que les différences entre l'allemand et le français, que nous avons relevées

our les articles publiés et les guides normatifs, se retrouvent au niveau de l'écriture universitaire, chez les étudiants ? Avant de présenter nos résultats, il convient de nous expliquer sur les problèmes méthodologiques que notre étude présente.

Tout d'abord, nous aimerions souligner une chose : si les mémoires, en français et en allemand, présentaient effectivement les traits recommandés dans les guides, nous n'en concluons pas que c'est à cause de ce discours normatif. Autrement dit, nous ne soutenons pas l'hypothèse que les étudiants écrivent comme ils écrivent parce qu'ils ont consciencieusement lu et respecté les instructions données. En fait, nous croyons plutôt que peu d'étudiants consultent ces guides. Notre hypothèse est autre. Nous pensons que les habitudes d'écrire, les normes et les façons typiques des différentes cultures, sont transmises en grande partie indirectement. Dans un long processus, qui a déjà commencé à l'école, les étudiants les apprennent en lisant les textes dans la langue concernée, en se faisant corriger par les enseignants, en se familiarisant avec leur façon de faire et en suivant leurs conseils. Si nous trouvons intéressant de comparer les articles publiés, le genre didactique et les mémoires, c'est parce qu'ils appartiennent tous à la culture académique française ou allemande. Nous les considérons donc comme différentes facettes d'une seule chose.

Nous avons recouru à un corpus genevois, 100 mémoires en tout, 5 pour chaque domaine. Ce nombre n'étant pas très élevé, le corpus ne peut servir que d'échantillon de test. En outre, les corpus allemand et français ne sont pas tout à fait comparables, car les mémoires en allemand sont, pour la plus grande partie, écrits par des francophones, rédigés donc dans une langue étrangère. Malheureusement, il n'est pas possible de constituer un corpus parallèle en français, car dans les universités germanophones, les mémoires en langue étrangère sont, généralement, écrits en allemand.

3.1. Les titres

Un bon titre doit être court, clair et précis". Telle est l'exigence formulée dans le discours normatif, et cela régulièrement en français et peu en allemand. Est-ce qu'il y a une différence de longueur de titres de mé-

moires, français et allemands ? En effet, on observe que les titres allemands sont plus longs, massivement en linguistique et très légèrement en littérature. Comment interpréter ces différences quantitatives ?

On a vu que les guides allemands insistent sur l'utilité d'un sous-titre et que le corpus des articles publiés a relevé que cette structure est plus fréquemment utilisée en allemand. Or, la différence la plus importante qui se trouve dans notre corpus concerne ce trait : 76% des titres en linguistique allemande sont composés, contre seulement 28% en linguistique française. Nous avons distingué deux types de titres composés, les uns donnant des précisions, les autres présentant un élément ludique ou attirant la curiosité. En linguistique allemande, c'est toujours le souci de précision qui explique les titres composés. Pour arriver à une telle précision, les étudiants choisissent régulièrement les mots proscrits par un de nos guides français, à savoir *Aspekte, Beitrag, Versuch, Analyse, Untersuchungen, Studie, das Problem der...* ou encore (*untersucht/dargestellt*) *anhand von..., unter Berücksichtigung von..., mit einem Beitrag über..., mit Datenmaterial von...* Autrement dit, les titres composés n'apportent pas d'attraction particulière, pas d'originalité. En linguistique française, les lexèmes mentionnés sont aussi assez fréquents, quoique deux fois moins qu'en allemand, mais les titres sont moins lourds, et cela à cause de leur brièveté. Il n'y a donc pas beaucoup plus d'originalité dans les titres de linguistique française; en effet, nous n'en classerons qu'un seul dans cette catégorie :

- (1) Metz, la sémiologie et le cinéma : quelques problèmes qui restent à résoudre ou "La sémiologie du cinéma n'existe pas encore"

La conclusion à tirer : contrairement à ce qu'on pourrait penser, les titres en langue étrangère sont bien plus compliqués que ceux rédigés en français. De ce fait, ils sont plus précis et correspondent donc tout à fait à l'exigence prioritaire allemande.

En littérature, le souci de donner au titre une fonction publicitaire est plus prononcé, cela dans les deux langues mais de manière bien plus marquée en français. La proportion des titres composés se renverse : 72% en français, contre 60% dans le corpus allemand qui contient seulement 6 cas où cette structure est utilisée pour essayer de sortir de l'ordinaire. A cet effet, 3 étudiants ont choisi la stratégie déjà mentionnée d'une citation, suivie d'un sous-titre explicatif.

- (2) "Aber wenn sie morgen wieder ist : ich gehe wieder hin." Die Corrida in der deutschsprachigen Literatur des 20. Jahrhunderts
- (3) "Aus der Fremde die Heimat beschreiben". Erika Manns *The Lights go Down* (1940) und Vicki Baums *Hier stand ein Hotel* (1944). Zwei Beiträge zur Exilliteratur
- (4) "Uns erreicht nichts, was uns nichts angeht". Aspekte eines Lebensgefühls in Max Frischs Romanen *Homo Faber*, *Mein Name sei Gantenbein* und im Stück *Biografie : Ein Spiel*

Un seul cas de ce type en français :

- (5) "Dieu monstrueux et divin Marquis". Comparaison entre morale chrétienne et morale sadienne

Nous n'hésitons pas à qualifier l'exemple français comme le meilleur sous l'angle de la densité, car la citation est intimement liée au sous-titre et, de ce fait, presque nécessaire, ce qui n'est pas le cas pour les deux premiers titres allemands. Là, on n'a pas besoin de la citation pour comprendre le sujet; le numéro 3, en plus, détruit quelque peu l'effet attrayant de la citation, en explicitant – souci de précision – non seulement les titres, mais encore les dates de parution des oeuvres étudiées. On rencontre une maladresse semblable dans le numéro 4, qui, avec le mot intertextuel *Lebensgefühl*, a bien établi une liaison entre citation et sous-titre; mais il présente également un certain excès de précision en mentionnant les titres des oeuvres et leur genre.

Que font les étudiants en français pour formuler des titres évocateurs, expressifs, c'est-à-dire pour éviter des "titres-étiquettes" plutôt secs, s'ils ne recourent pas à la solution la plus facile, une jolie citation ? Regardons quelques exemples :

- (6) Sinuose Moi. Unité, circularité, ruptures dans *La Jeune Parque*
- (7) La chute ou la parole dévoyée
- (8) A contretemps : essai sur la vitesse dans l'oeuvre d'Henri Michaux
- (9) La nostalgie des origines. Aspects mythiques de la pensée de Jean-Jacques Rousseau
- (10) Babel : confusion et oubli. Le théâtre de Ionesco et une nouvelle de Kafka
- (11) Les pleurs de Thalie. Molière entre comédie et tragédie

J'enchaîne avec les 3 exemples allemands que l'on peut classer dans le même groupe :

- (12) Elias Canetti. Sprechen - Hören - Sehen. Auswirkung einer intensiven Sinnesschule auf den Prozess der poetischen Kreativität
- (13) Robert Musil und James Joyce : Das Leib-Seele-Problem als kreativer Ansporn in "Törless" und "A portrait of the Artist". Vergleichende Untersuchung mit Ausblick auf das späte Werk
- (14) Der Blick des Fremden. Zur Fremdheit in Robert Musils Erzählung *Die Portugiesin*

Nous ne commenterons pas en détail ces titres, qui sont regroupés ici parce qu'ils présentent tous un trait commun. Ils contiennent au moins un élément lexical n'appartenant pas à ceux auxquels on s'attend en littérature, à savoir noms d'auteurs, titres d'oeuvre, vocabulaire scientifique général (*étude, comparaison, etc.*), termes de critique littéraire (*oeuvre, roman, lecture, poétique, etc.*) ou encore des notions indiquant simplement le thème étudié, comme on le constate dans les exemples suivants :

- (15) Hexen in der Literatur von DDR-Autorinnen
- (16) La scène de la beauté endormie. Un motif récurrent dans l'oeuvre de La Fontaine

Il s'agit donc d'éléments annonçant le point de vue interprétatif adopté dans l'étude. Ce qui frappe d'abord, c'est le grand nombre d'exemples de ce genre dans le corpus français (60% du corpus littéraire) et leur rareté en allemand. Ensuite, on peut relever l'emploi fréquent de moyens rhétoriques, pour le corpus français, qui visent la surprise, introduisent un point frappant, moyens explicitement recommandés dans les guides français : jeux de mots, allusions, paradoxes, etc. En même temps, les titres français sont moins clairs, et parfois on ne sait pas très bien à quoi on doit s'attendre. Soulignons qu'on trouve aussi, comme dans les articles publiés, des titres d'oeuvres littéraires sans mention de leur auteur, phénomène absent dans le corpus allemand.

En résumé, constatons que les titres de mémoires en littérature, en allemand et en français, s'inscrivent dans la pratique et la théorie typiques des deux cultures : priorité à la précision d'un côté, souci d'effet de surprise de l'autre.

4.3.2. Les premières phrases

L'attaque choisie dans la première phrase peut être regroupée en trois grandes catégories :

1. énoncé sur le sujet ("entrée directe")
2. recours à d'autres textes (début intertextuel)
 - a) textes étudiés (Primärliteratur)
 - b) littérature critique (Sekundärliteratur),
3. énoncé sur l'auteur du travail, le travail ou encore sur le titre du travail (début métacommunicatifs)

Les différentes catégories peuvent déjà être combinées dans la première phrase et elles le sont, en effet, dans 60% des cas (à peu près au même taux dans les deux langues et les deux disciplines). Le plus souvent, il s'agit d'une combinaison entre les groupes 1 et 3. L'élément le plus fréquemment choisi est un énoncé sur le sujet (en moyenne 84%), viennent ensuite les entrées métacommunicatives (en moyenne dans 43% des cas), le recours à la littérature critique (25%) et finalement le recours aux textes étudiés (citation).

Commençons le commentaire par une réalisation du type 1 simple, variante employée avant tout par des débutants. Ce début consiste à répéter le contenu du titre en ajoutant que le but du travail est de l'étudier. Pour donner un exemple d'un travail de séminaire :

- (1) *Titre :* Die Prototypensemantik
1ère phrase : Im folgenden werde ich mich mit der Prototypensemantik beschäftigen.

Dans la première phrase on n'apprend donc strictement rien de plus que ce que l'on sait déjà après avoir lu le titre; autrement dit : les auteurs de ces phrases se comportent comme si le lecteur n'avait pas lu le titre. Peut-être peut-on expliquer ce phénomène par le fait qu'au début des études, les étudiants ne sont pas encore habitués à écrire des textes avec des titres. Quoi qu'il en soit, ce début maladroit est, en général, abandonné par la suite. Dans notre corpus, on trouve un exemple de ce genre en français, en allemand il y en a encore 5 (20%).

- (2) *Titre :* Aspects particuliers de la syntaxe du français entre le 16e et le 18e siècle : quelques problèmes théoriques
1ère phrase : Le but de ce travail de mémoire a été d'observer l'évolution d'un certain nombre de structures syntaxiques en français, entre le 16e et le 18e siècle.

- (3) *Titre* : Zur Untersuchung eines Sprachwandels in der deutschen Schweiz : Wandeltendenzen im Stadtbaseldeutschen.
1ère phrase : Als Ziel meines Memoires habe ich beschlossen, mich mit dem Phänomen des Sprachwandels zu befassen.

Le choix d'une première phrase qui oriente d'une manière encore moins précise que le titre sur le contenu du travail, sans rien ajouter de nouveau, est rare dans le corpus français, cela évidemment parce que ces titres, en général, sont moins précis. C'est ainsi que les débuts français suivants, qui reprennent également le titre mais en l'expliquant davantage, sont moins "ennuyeux" que les précédents. D'ailleurs, pour les premières phrases, les chiffres comparatifs pour la longueur du titre s'inversent. En effet, en français, les premières phrases sont nettement plus longues qu'en allemand.

- (5) *Titre* : Langue et parole; réflexion sur l'objet de la linguistique
1ère phrase : Dans cette recherche on se propose d'étudier le problème de la matière et de l'objet de la linguistique chez quelques auteurs, en partant de la dichotomie saussurienne de langue/parole, dans une perspective historico-épistémologique.
- (6) *Titre* : La sémiologie du cinéma d'après Christian Metz
1ère phrase : Ainsi que le suggère le titre du mémoire, ce travail est consacré à l'oeuvre de Christian Metz, et en particulier à son ouvrage *Langage et cinéma* où, pour la première fois semble-t-il, une thèse aboutie sur l'analyse du cinéma est proposée.

Dans tous les exemples cités, on trouve déjà un élément métacomunicatif restant pourtant au deuxième plan. L'aspect devient plus important dans les exemples suivants montrant que le danger de tomber dans des banalités devient particulièrement grand quand on le met au premier plan.

- (7) "Die zunehmende Infragestellung der Elternwelt durch das Kind in der bürgerlichen Familie, dargestellt an ausgewählten Erzähltexten von 1880 bis 1980' : der lange Titel dieser nachfolgenden Arbeit zeigt schon, wie schwer mir die Eingrenzung des Themas gefallen ist.
- (8) *Titre* : Une métonymie de la pensée. Analyse et langage chez Condillac
1ère phrase : Mon travail n'était qu'un ensemble de réflexions hétéroclites à propos de vieux textes, jusqu'à ce que je découvre l'unité du système de Condillac: dès ce moment mon mémoire a été appelé en son centre, il avait atteint un seuil de consistance.
- (9) *Titre* : Les expressions idiomatiques
1ère phrase : Le premier pas indispensable dans une étude est de définir son objet.

- (10) *Titre* : Das Problem des "accent suisse-allemand". Zur instrumentalen Erfassung maximaler Abweichungen bei einigen Deutschschweizern im Genfer Französischen
lère phrase : Titel und Umfang dieser Arbeit stehen in einem Missverhältnis zueinander, denn der Stoff, den der Titel umfasst, könnte mehrere tausend Seiten in Anspruch nehmen.

Les meilleurs débuts métacommunicatifs sont, à nos yeux, ceux dans lesquels on s'explique sur le sujet, souvent en réfutant une attente ou une réaction que le titre pourrait avoir suscitées.

- (11) *Titre* : Else Lasker-Schülers Dichtungsauffassung in ihrer Beziehung zur deutschen Romantik : Ein Vergleich mit Clemens Brentano
lère phrase : Else Lasker-Schüler und deutsche Romantik, diese Verbindung könnte als eine Vereinnahmung, als eine gewaltsame "Heimholung" missverstanden werden.
- (12) *Titre* : Une approche de certains passages des "Principes de phonologie" basée sur la logique des classes
lère phrase : Notre but sera non pas de juger Troubetzkoy, bien sûr, ni de sanctionner ses écrits, mais de voir ce qu'une application de la logique des classes à certaines de ses définitions pourrait leur apporter, avec l'espoir d'arriver à clarifier, sinon à simplifier, certaines formulations parfois un peu touffues, voire imprécises.

En somme, on remarque que les débuts métacommunicatifs sont assez nombreux, mais rarement tout à fait satisfaisants. Pour la didactique de la rédaction, il s'ensuit qu'il faudrait davantage commenter cette stratégie du début. Soulignons que, pour les premières phrases, la pratique des étudiants est encore très éloignée de celle des chercheurs qui mettent avant tout l'aspect métacommunicatif au premier plan.

Passons aux autres types de premières phrases. Dans à peu près un tiers des mémoires, les étudiants ont opté pour "l'entrée directe", avec un noncé sur le sujet même, sans recourir à un élément métacommunicatif ou intertextuel. Quant à la réalisation, on peut distinguer trois groupes. D'abord, nous rencontrons évidemment l'affirmation d'une banalité :

- (13) Von Natur aus ist der Mensch fähig, eine Sprache bzw. mehrere Sprachen zu erwerben.
 (14) Julien Gracq, comme tout romancier et critique, a été influencé par les auteurs qui l'ont précédé.

Le plus souvent, on rencontre des débuts neutres qui entrent directement dans le sujet, sans apporter un élément particulièrement attirant :

- (15) Joseph Roth hat wie viele andere deutsche oder deutschsprachige Schriftsteller Deutschland 1933 für immer verlassen.
- (16) Tout au long de sa carrière scientifique, le philosophe et psychologue Karl Bühler (1879-1963) a témoigné d'un intérêt sans relâche pour les questions concernant le langage.

Rares sont les débuts particulièrement recommandés dans les guides français qui essaient de sortir de l'ordinaire et d'introduire un aspect frappant, attirant la curiosité du lecteur. En fait, nous avons classé dans ce groupe seulement trois cas, dont :

- (17) Das Besondere in der Welt von "Brandung" ist, dass nichts mehr selbstverständlich ist.
- (18) Un père biologique absent, Gustave de Maupassant, et un père littéraire, Gustave Flaubert, tels semblent avoir été les repères paternels de Guy de Maupassant.

Il faut admettre qu'un bon début, "original et élégant", n'est pas facile et moins fréquent qu'on ne le souhaiterait, également dans les textes publiés. Rien d'étonnant donc à ce que, très souvent, les conseils des guides restent lettre morte. Le moyen le plus facile d'arriver à une certaine originalité, c'est-à-dire de commencer au moins par une phrase qui ne soit pas prévisible avant qu'on ait ouvert le mémoire, est l'entrée intertextuelle, notamment le recours au texte étudié. Il est inutile de donner des exemples pour ce type de début, constatons seulement qu'en littérature ce début est choisi dans un mémoire sur cinq.

Le début intertextuel facilite une certaine originalité; en même temps le recours à une citation permet de déléguer la lourde responsabilité de la première phrase à quelqu'un d'autre. Par une citation au début, l'auteur évite de formuler la première phrase lui-même, il en reprend une autre qu'il ne doit pas vraiment prendre en charge. Cette stratégie se réalise notamment par le recours à une citation de la littérature critique. C'est encore un point qui nous amène à constater des différences culturelles. En effet, c'est en allemand seulement qu'on peut dégager une certaine tendance à l'évitement de la prise en charge de la première phrase. On trouve des exemples, où l'auteur commence par une citation, en ne précisant que sa source, sans rien d'autre.

- (19) "Die Auferstehung des Körpers im Text", so lautet der Titel einer Studie Christian L. Hart Nibbrigs, in der er das Wiedererwachen der "Körperlichkeit" in der Literatur des 19. und 20. Jahrhunderts analysiert.

- (20) Clemens Sokals Aufsatz "Sterben" aus dem Jahre 1895 zitierend, kann man sagen, dass der Todesgedanke einen der Grundtöne in den literarischen Harmonien der Jahrhundertwende bildet.

Pour donner une évaluation précise de ce type d'entrée il faudrait évidemment considérer le paragraphe entier, analyse à laquelle nous ne pouvons plus procéder dans ce contexte. Cela dit, ce type de première phrase montre déjà à lui seul une caractéristique notable. C'est que l'auteur se réfère d'abord à un ouvrage ou à l'opinion d'un chercheur, mis ainsi au premier plan, tandis que lui-même et ses prises de position éventuelles viennent seulement en deuxième ligne. Une affirmation de la littérature scientifique est ainsi présentée explicitement comme point de départ de la réflexion personnelle. Or, il est évident que cette façon de procéder correspond tout à fait à la situation réelle de l'auteur d'un mémoire, texte écrit par un novice qui doit s'être familiarisé avec la recherche précédente dans le domaine en question pour répondre à une des exigences fondamentales du travail scientifique. Cependant, cette obligation – généralement valable dans le discours académique – peut se concrétiser de différentes manières. Pour l'allemand, en général, il se traduit, d'une part, par un degré élevé d'intertextualité explicite, d'autre part, et c'est ce qui nous intéresse particulièrement ici, par la tendance à une subordination de la présentation d'idées personnelle à la reproduction et la discussion des positions de la littérature scientifique. En effet, les Allemands accordent une très grande importance à la prise en considération extensive de la recherche spécialisée comme marque de la scientificité d'un texte. Cela les amène très souvent – notamment dans des ouvrages qui visent la transmission des connaissances pour un public moins spécialisé (introductions, manuels, etc.) – à étaler un grand nombre d'approches et de positions différentes, de sorte qu'on a souvent de la peine à dégager les aspects principaux du phénomène décrit ainsi que la position de l'auteur lui-même. Les introductions allemandes à la recherche linguistique, par exemple, constituent de véritables introductions à la recherche linguistique, tandis que les introductions françaises se présentent comme introductions aux phénomènes de la langue. Le recours à la littérature de recherche, bien évidemment, n'est pas non plus absent dans ces textes français, mais il est situé au deuxième plan, l'explication de

l'objet étudié et de la position de l'auteur étant au premier plan.¹² Le même résultat se dégage quand on compare les dictionnaires linguistiques et pour bien d'autres genres. En résumé : si, en allemand le premier souci semble être d'étaler l'état de la recherche, en français, les contributions d'autres chercheurs sont plutôt appelées au fur et à mesure, et elles sont communicativement subordonnées au développement personnel de la question.

Pour en revenir à notre corpus de mémoires, nous croyons retrouver quelques indices de ces orientations différentes. L'effacement de l'auteur devant le chercheur cité dans les premières phrases des mémoires allemands ne se retrouve pas en français. Par contre, il y a un type de référence à la recherche dans les mémoires français qui est quasiment absent en allemand. Il s'agit de références globales à la littérature critique, par lesquelles l'auteur laisse entendre qu'il a non seulement consulté la recherche spécialisée mais qu'il l'a triée selon ses propres besoins :

- (21) Parmi les nombreuses recherches qui ont vu le jour ces trente dernières années au sujet de *Jacques le fataliste*, celles que nous avons réunies dans le cadre de cette étude donnent une idée précise des sujets qui ont retenu jusqu'alors l'attention des critiques.

En effet, on trouve plusieurs exemples avec des références globales comme : *nombre de critique ont ..., nombreux sont les articles qui ..., le thème ... dont l'importance a souvent été soulignée, la relation ... est souvent décrite comme ...* Evalué du point de vue allemand, ce type d'entrée a, à notre avis, quelque chose de problématique, surtout dans les mémoires de licence, et il ne serait pas étonnant qu'il soit proscrit. Il contrevient à cette norme si importante en allemand de documenter en détail des affirmations se basant sur la littérature critique.¹³ Le corpus restreint de notre étude ainsi que la limitation aux premières phrases ne nous permet pas d'être plus affirmative sur cette question. Mais il nous semble légitime de supposer que l'analyse plus étendue des façons de réaliser l'intertextualité est prometteuse dans le cadre des études contrastives.

¹² Cf. pour de plus amples indications, Gaberell, à paraître

¹³ Pour l'importance accordée à ce trait dans les guides, cf. Pieth/Adamzik (1997).

5. Conclusion

Nous avons traité de l'évaluation de textes académiques sous le point de vue de styles intellectuels, culturellement variables, en confrontant des normes et pratiques françaises et allemandes. Les intuitions sur de telles divergences, dont nous avons présenté un exemple avec la discussion dans *Pangloss*, sont nombreuses, mais restent généralement vagues. En étudiant les corpus, nous avons essayé de situer la comparaison sur une base plus solide. Le choix de segments textuels particulièrement saillants, titres et premières phrases, nous a amenée à confronter le poids respectif de deux critères fondamentaux d'évaluation, l'informativité et la précision d'un côté, l'attrait et l'expressivité de l'autre côté. Si les deux exigences jouent un rôle pour les uns et les autres, il est apparu que les Allemands semblent accorder plus d'importance à la première, tandis que les Français tendent à privilégier l'autre. C'est en mettant les résultats concrets de l'analyse des corpus dans le contexte plus large des deux discours académiques, notamment en essayant de préciser la valeur respective de certains genres dans ces champs textuels, que se dégagent des orientations différentes justifiant le parler de styles intellectuels.

Bibliographie

- ADAMZIK K. (1995), "Textsorten kontrastiv – am Beispiel deutscher und französischer Wörterbücher der Linguistik", in BAERENTZEN P. (ed), *Aspekte der Sprachbeschreibung*, Tübingen, Niemeyer, 1-4.
- ADAMZIK K. (1998), "Intertextualität in der wissenschaftlichen Kommunikation", in STRÄSSLER J. (ed), *Tendenzen europäischer Linguistik*, Tübingen, Niemeyer, 1-5.
- ADAMZIK K. (à paraître a), "Fachwörterbücher der Linguistik".
- ADAMZIK K. (à paraître b), "Wissenschaftliche Texte im Sprachvergleich (Deutsch-Französisch). Das Beispiel der (Fremdsprach-) Philologien", *Deutsch als Fremdsprache*
- ADAMZIK K. (à paraître c), "Das Textsortenfeld "Basisliteratur""
- ADAMZIK K. & PIETH, C. (à paraître), "Rhetorik der wissenschaftlichen Kommunikation im Sprachvergleich (Deutsch-Französisch). Am Beispiel von Vorwörtern zu Literaturgeschichten", *Actes du Colloque de l'International Association for Dialogue Analysis*, Tübingen, Niemeyer

- BANGEN G. (1981), *Die schriftliche Form germanistischer Arbeiten*, Stuttgart, Metzler, 8e éd.
- BARILARI A. (1988), *Méthode pour la dissertation : Enonciation-Documentation-Ordonnancement-Rédaction*. Paris, Sedes.
- BEAUD M. (1994), *L'art de la thèse*, Paris, La Découverte.
- BÉNICHOUX R. (1985), *Guide pratique de la communication scientifique*, Paris, Lachurié.
- BUSSE D. (1989), "Sprachwissenschaftliche Terminologie. Verständlichkeits- und Vermittlungsprobleme der linguistischen Fachsprache", *Muttersprache* 99, 27-38.
- DIETZ G. (1995), *Titel wissenschaftlicher Texte*, Tübingen, Narr.
- FAULSTICH W. & LUDWIG W. (1993), *Arbeitstechniken für Studenten der Literaturwissenschaft*, Tübingen, Narr, 4e éd.
- GABERELL R. (à paraître), "Linguistik-Einführungen deutsch und französisch".
- GALTUNG J. (1985), "Struktur, Kultur und intellektueller Stil", in WIERLACHER, A. (ed.), *Das Fremde und das Eigene*, München, Iudicium, 151-193.
- GICQUEL B. (1979), *L'explication de textes et la dissertation*, Paris, PUF.
- MEYER-KRENTLER E. (1994), *Arbeitstechniken Literaturwissenschaft*, München, Fink, 4e éd.
- PIETH C. & ADAMZIK K. (1997), "Anleitungen zum Schreiben universitärer Texte in kontrastiver Perspektive", in ADAMZIK K. ANTOS G. & JAKOBS E.-M. (eds), *Domänen- und kulturspezifisches Schreiben*, Frankfurt, Lang, 31-69.
- POENICKE K. (1989), *Die schriftliche Arbeit*, Mannheim, Dudenverlag.
- PREISS A. (1989), *La dissertation littéraire*, Paris, Colin.
- ROHOU J. (1993), *Les études littéraires*, Paris, Nathan.
- ROTHMANN K. (1985), *Anleitung zum Abfassen literaturwissenschaftlicher Arbeiten*, Stuttgart, Reclam.
- ROUYERAN J.-C. (1989), *Mémoires et thèses*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- RÜCKRIEM G., STARY J. & FRANKE N. (1990), *Die Technik wissenschaftlichen Arbeitens*, Paderborn, Schöningh.
- SCHIEBER C. (1990), *La dissertation littéraire*, Paris, Colin.
- STANDOP E. (1994), *Die Form der wissenschaftlichen Arbeit*, Heidelberg, Quelle & Meyer, 14e éd.